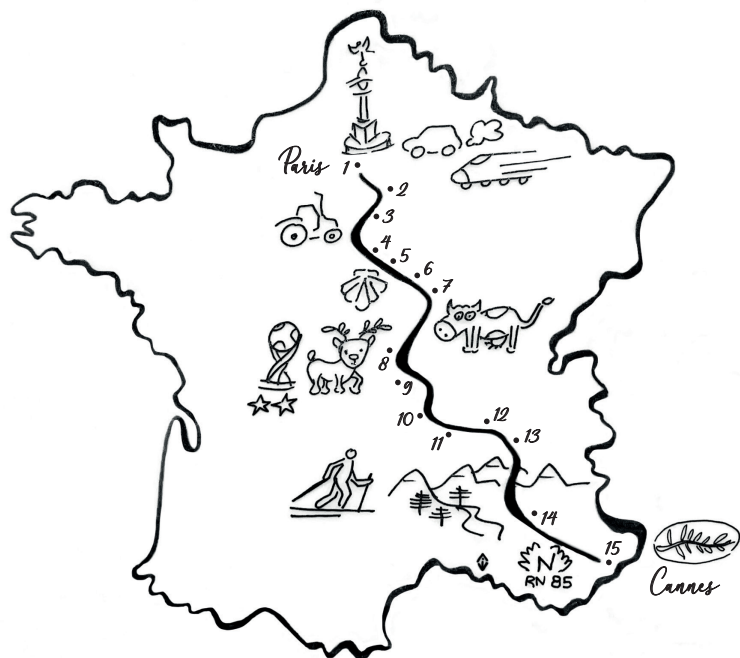


## SOMMAIRE

Prologue.....	13
Larguer les amarres .....	17
Vélogiature.....	25
Vélothérapie.....	33
Montagnes russes.....	39
Jour de chasse.....	45
Cocorimeuuuh !.....	53
Jour de foot.....	57
Violent ressac.....	65
La bascule.....	73
Flottement.....	79
Cricri d'amour.....	83
Supplice à deux roues.....	91
Début de la fin.....	101
Arrivée en terre promise.....	107



- |                            |                     |
|----------------------------|---------------------|
| 1. Paris                   | 9. Chalmazel        |
| 2. Fontaine-le-Port        | 10. Aurec-sur-Loire |
| 3. Souppes-sur-Loing       | 11. Le Cheylard     |
| 4. Lac du Bourdon          | 12. Die             |
| 5. Vézelay                 | 13. Végnes          |
| 6. Saint-Léger-de-Fougeret | 14. Digne-les-Bains |
| 7. Le Breuil               | 15. Cannes          |
| 8. Ferrières-sur-Sichon    |                     |

## Prologue

Je rêve de partir, mais le moment n'est jamais propice. Alors je m'évade dans les livres. Tantôt dans les montagnes glacées, tantôt dans les immenses dunes de sable brûlant ; et selon l'humeur du capitaine, un jour dans les mers démontées du sud, l'autre dans les jungles exotiques équatoriales. En réalité, je me consume à grand feu dans ma petite cour d'école pour former de futurs adultes citoyens, responsables, et si possible resplendissants de santé.

Je sens bien que le temps ne joue pas en ma faveur, d'où l'idée de liquider ce début de crise de la quarantaine en préparant un marathon, en d'autres termes, l'aventure low cost. Mais mon corps me fait comprendre que les jeux sont faits, les jambes ne vont plus. Pourtant, ces polissonnes semblent retrouver toute leur vigueur quand il s'agit de pédaler. Cet été sera donc celui de la traversée de la France à bicyclette, et parce qu'à pied, les grandes vacances n'y suffiraient pas. Je vais

ainsi voler un peu de temps à la vie, oser l'action gratuite et superflue. N'être plus responsable que de moi-même, découvrir l'art hautement aristo de ne rien faire ni planifier, à part pédaler. Prendre la route pour casser la routine. L'heure n'est plus à surveiller ma montre, mais à mettre un grand coup de frein (si je puis dire). C'est donc bille en tête que je me lance résolument dans le lâcher-prise.

Lecture et pérégrination font tellement bon ménage que je me retrouve à griffonner le soir sous la tente une sorte de carnet de voyage – qui entre nous fleurit moins la France profonde que le camphre copieusement badigeonné sur mes pauvres cuisses endolories – prémices de ce qui deviendra une petite déclaration d'amour au vélo.

Le père Tesson, enfin le fils, celui qui a un physique d'écrivain avec un mental à toute épreuve, à moins que ce ne soit l'inverse, m'avait inspiré des désirs d'aventure et d'écriture que je ne pensais pas pouvoir assouvir. Mais finalement, en adaptant les objectifs aventureux, et surtout, en travaillant mon style, je devrais y arriver. Car inutile de te le dire, ami lecteur : un style, je n'en ai pas. Encore qu'avec ce road trip à vélo, j'ai parfois l'intuition d'en créer un nouveau : la littérature de selle. Pour ne pas dire de merde. D'ailleurs, s'il fallait le prouver, je vais tout divulguer, ou plutôt *spoiler*,

comme on dit maintenant, en me vantant dès à présent d'être arrivé au bout du périple.

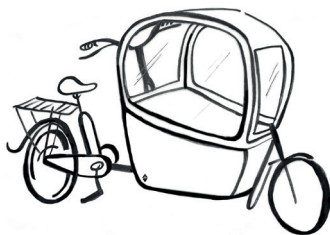
Mais laisse-moi te raconter quand même un peu...

Dire que mon vélo est un petit bijou taillé pour la course serait exagéré. C'est un biporteur, ou carrosse à gamin, long de 2,50 m, large de 60 cm et haut de 1 m. Une charrue à laquelle tu peux ajouter une caisse en bois cossue, bâchée, hyper design et maxi bobo, calée entre la roue avant et le guidon. Voilà un bébé de 60 kg, juste dix fois plus lourd que le vélo d'un coureur cycliste. Massif, mais spacieux, il a les avantages de ses inconvénients. Et devine qui l'a chargé à ras bord comme un caddie de supermarché, avec le parti pris de l'escargot qui porte sa maison avec lui, des fois que les Russes décident d'envahir l'Hexagone ?

Si je te donne les chiffres, c'est pour justifier une bonne fois pour toutes que, oui, mes prétentions éthiques à taux variable m'ont autorisé à m'abaisser au recours d'une assistance électrique. Choqué ? Il n'y a pas de quoi. Reproche-t-on à un moine pénitent qui traverse le Tibet pour gagner Lhassa en rampant, corps prosterné, de s'être bricolé des genouillères et des protège-poignets en bois de cagettes ? Moi aussi, d'une certaine façon, je suis un renonçant, en choisissant de descendre de Paris à Cannes avec mon vélo cargo de déménageur, histoire de prendre le temps d'apprécier

la chose. Cela vaut bien un petit coup de pouce. Tant que l'on y est, la capitale culminant allègrement à 35 m d'altitude, peut-être devrions-nous cesser de dire « descendre » dans le Sud ?

Pour que tu aies le tableau complet, il faut que tu imagines que ma roue arrière est deux fois plus grande qu'à l'avant, ce qui donne à mon engin des airs de grand bi... à l'envers. Ma charrue, c'est un peu retour vers le futur. Je tenais à prendre le temps de bien te placer dans le contexte, pour que tu puisses vivre avec moi l'aventure à la lumière de ces détails. Un gars qui part traverser la France sur un vélo plus lourd que lui, c'est peut-être logique, mais...



## Larguer les amarres

*Lundi 9 juillet 2018*

*De Paris à Fontaine-le-Port (60 km)*

« **E**n avant toute ! », que je lance cœur palpitant au ciel poivre et sel de Paris, comme pour me donner du courage pour les premiers coups de pédales de ce jeu de *Mille Bornes* grandeur nature : le péripl' passé, plus de cartes feu rouge dans la pioche. Pas de panne d'essence à craindre. Je croise les doigts pour ne pas croiser trop d'as du volant, et surtout que la carte accident reste au fond du sabot.

Sais-tu qu'avec les mises en garde des gens bien intentionnés qui tentent par tous les moyens de ramollir le cœur des braves, j'ai failli ne pas partir ?

— C'est de la folie. Tu ne tiendras pas le coup. On ne sait jamais sur qui on peut tomber. Qu'est-ce que tu vas manger ?

Et à la fin de l'envoi, je touche :

— Tu es père maintenant !

Mais étant quelqu'un de foncièrement raisonnable, j'estime que cela me donne bien le droit de faire à l'occasion des choses déraisonnables. Citation papillote de Noël à la rescousse : « Les folies sont les seules choses que l'on ne regrette jamais », que je croyais de Zinédine Zidane, mais qui est d'Oscar le Sauvage. Fin de plaidoirie de la défense.

J'ai éventuellement trouvé plus recevable le bémol de ma belle-mère brésilienne :

— Ça n'aurait pas été possible chez nous.

Là, d'accord. Pas sûr d'avoir les huit mille kilomètres du géant d'Amérique du Sud dans les jambes ; d'encaisser les quarante degrés à l'ombre ; d'oser le réseau routier défoncé par les poids lourds et grouillant d'apprentis Ayrton Senna ; d'affronter les pluies diluviennes, et surtout... les légions de chiens errants qui t'attendent à chaque coin de rue.

Partir semble bien plus difficile qu'arriver, aussi le plan de bataille de ce premier jour est simple. Primo : fuir avant de tomber sur un voisin auprès de qui je devrai encore me justifier :

— Tu tiendras un blog ?

— Non !

— Snapchateras ?

— Re-non !

— Pas d'appareil photo ?

Je passe pour un hérétique, mais tant pis. Ne souhaitant pas finir complètement TikTok, je me contenterai du bon vieux calepin-stylo qui colle mal à mon statut de prof d'EPS – *de ballon* – mais s'accorde en revanche avec la prophétie de Jules Renard : « Qui sait un jour si un pékin de sportif ne commettra pas un livre ? »

Secundo : sortir indemne de Paname. Dernier clin d'œil à la colonne de Juillet, tout en se méfiant de son secteur pavé encore glissant du crachin matinal. La moindre seconde d'inattention se paie cash, parce qu'ici, c'est la loi du plus fort : priorité à celui qui s'engage. Vite s'échapper de cette zone de droit flou où le jeu semble juste consister à faire la nique aux salauds d'en face. Cinq cents mètres plus loin, me revoilà gare de Lyon. Il y a une heure à peine, j'y déposais mes deux morveux, que je prénomme ainsi devant tout monde pour jouer les durs, et aussi parce que « rayon de soleil » est déjà pris par ma Mômman quand elle évoque son fils unique. N'empêche que j'en croque sévère pour ces mômes, et que je n'en menais pas large au moment de les confier (casquettes fluo vissées sur le crâne, pancarte autour du cou, gourde d'eau et compotes au fond du

sac) aux animateurs du service de livraison d'enfants à domicile. C'est objectivement formidable : les petits voyagent accompagnés, jouent, chantent, avec toute une marmaille elle aussi abandonnée par d'ignobles parents dont je suis un spécimen.

Trêve de sensiblerie, rester concentré. Coups de frein, intimidations, tout y passe. Mais l'avantage avec le paquebot qui doit me transporter jusqu'en Méditerranée, c'est que les belles sportives et les rutilants 4x4 n'ont pas trop envie de se frotter à nous. Encore quelques bords à tirer en Tabarly du macadam, deux-trois grands coups de barre à donner tel Moitessier en mode vagabond des villes, et les premiers miles m'emmèneront jusqu'à Fontainebleau, ma pleine mer, soulagé d'avoir échappé au naufrage parisien. La première délivrance arrive quais de Seine, quand nous laissons ce traquenard que l'on appelle périph' derrière nous. À vélo, je passe comme une fleur.

Me voilà lancé, et les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf prochains kilomètres ne seront rien à côté du premier. C'est même le premier tour de roue qui compte. Le deuxième est déjà plus facile. Puis dans l'élan, chaque tour s'enchaîne et fait avancer un peu plus. Je flânoche le long des bords de Marne sans trop y croire, éberlué d'avoir réussi à m'extirper de ma vie tellement sage et rangée, même si, au fond, je pense

chaque jour un peu plus comme Charles Péguy, dont je confesse avoir rapiné la citation sur Internet, que « le dernier aventurier des temps modernes, c'est le père de famille ».

Si j'osais le parallèle avec l'*Illiadé*, auquel peut parfois ressembler le quotidien batailleur d'enseignant, on pourrait dire que je me lance cet été dans une sorte de Vélodyssée de pacotille, de voyageur au court cours, direction Cannes, mon Ithaque. Hélas, je ne peux compter ni sur la force ni sur la ruse d'Ulysse. D'ailleurs, autant le révéler d'ores et déjà, je n'ai point comme lui, chemin faisant, émoustillé quelques nymphes(omanes). Tout au plus aurais-je sorti de leur torpeur languissante de grosses vaches incrédules en bordure de route.

Vingt kilomètres à peine que j'ai claqué la porte de la maison, et déjà, je musarde dans les amples allées de la forêt de Notre-Dame, où je sens comme une bouffée de bien-être dans la poitrine et le temps qui commence à s'étirer. Casse-croûte frugal dans les herbes folles, je m'allonge, tout à fait relâché, comblé de joie, et je savoure : froissement des feuilles dans le vent, chants des oiseaux en guise de berceuse, fourmis qui se battent pour savoir laquelle sera la première à gravir le mont Frédéric. Tout est là, à sa place, comme je n'avais pas trop osé l'imaginer pour ne pas risquer d'être déçu. Et c'est justement inespéré.

N'empêche que par la densité de l'Île-de-France, cette première étape relève parfois du jeu de piste. Je tourne et vire à travers les champs de blé dorés, le nez les trois quarts du temps collé sur le road book fait maison (feuille A4 plastifiée collée au chewing-gum.) Raison pour laquelle le premier jour d'escapade faillit aussi être le dernier, et n'aurait pas manqué de l'être sans un bon réflexe et l'onéreuse option freins à disque. Difficile de raconter la scène en détail, mais je garde le souvenir confus, à la faveur d'une grande et belle descente, juste après un bosquet sournois, d'avoir serré les dents, les fesses, et surtout les cocottes de freins pour éviter le monstre d'acier.

Aller s'encastrier sous une moissonneuse-batteuse, avouons que c'eût été ballot.

Premier bivouac : les bords de Seine de Fontaine-le-Port m'attirent comme un aimant et je ne peux qu'y planter mon chapiteau. Tout se passe comme si le fleuve, qui semble juste être là pour embellir les berges, m'attendait. J'ai les jambes moulues, et faute de chambre cryogénique à  $-150\text{ }^{\circ}\text{C}$ , je compte diminuer les courbatures de cette première journée d'efforts en réalisant par la même occasion un vieux fantasme : me baigner nu dans la Seine que je traverse quotidiennement par le pont d'Austerlitz sur mon pousse-pousse à marmots pour nous rendre au boulot,

c'est-à-dire à l'école. Ah, la belle et extatique baignade ! Pendant la popote, les derniers rayons du soleil et mon regard flottent à l'unisson sur le fleuve, à l'heure où les poissons chassent furieusement les punaises d'eau qui patinent à la surface, aussi gracieuses qu'inconscientes. Je m'abrutis avec délectation devant ce spectacle inattendu, en prenant bien le temps de respirer la quiétude qui m'entoure, avant que Morphée ne me rattrape juste à temps pour me bercer dans ses petits bras musclés.